

Corinne Pierreville. — *Gautier d'Arras. L'autre chrétien*. Paris, CHampion, 2001 (Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge, 55)
Philippe Walter

Citer ce document / Cite this document :

Walter Philippe. Corinne Pierreville. — *Gautier d'Arras. L'autre chrétien*. Paris, CHampion, 2001 (Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge, 55). In: Cahiers de civilisation médiévale, 47e année (n°186), Avril-juin 2004. pp. 206-209;

https://www.persee.fr/doc/ccmed_0007-9731_2004_num_47_186_2882_t1_0206_0000_4

Fichier pdf généré le 25/03/2019

Julia PAVÓN BENITO. — *Poblamiento altomedieval navarro : Base socioeconómica del espacio monárquico*. Pampelune, EUNSA, 2001, XIV-424 pp. (Histórica).

Depuis le célèbre ouvrage de C. Sánchez Albornoz paru en 1966, *Despoblación y repoblación del valle del Duero*, l'étude du peuplement s'est imposée comme une branche essentielle de l'historiographie espagnole. Le livre de Julia Pavón Benito, qui est le fruit d'une thèse dirigée par A.J. Martín Duque et soutenue en 1996 à l'Université de Navarre, s'inscrit parfaitement dans cette tradition d'étude monographique, ici consacrée à la Navarre. Après une présentation du contexte politique depuis l'époque wisigothique jusqu'à la fin du Moyen Âge, l'A. recense les lieux de peuplement et leur histoire en distinguant trois grandes régions : la « Navarre primordiale », les « Confins » septentrionaux et les « Terres Neuves ». L'A. prolonge même son étude en inventoriant les lieux dépeuplés entre les XIII^e et XV^e s., et parfois même en suivant l'histoire des villages jusqu'au XX^e s. Un chapitre final synthétise l'ensemble de cette minutieuse enquête micro-régionale et expose les principales caractéristiques du peuplement navarrais. Un index des noms de lieux et de personnes fait de cet ouvrage un véritable instrument de travail pour tous les spécialistes de la Navarre.

Au terme de cette enquête, les hautes vallées pyrénéennes, au peuplement ancien ainsi que l'atteste la toponymie, apparaissent démographiquement saturées aux X^e et XI^e s., tandis que se multiplient les mentions de monastères. Une comparaison avec d'autres régions montagneuses surpeuplées, à l'instar de la Catalogne, serait ainsi certainement significative. Plus au sud, le peuplement, moins dense, ne semble pas affecté par l'invasion de 711, dont on sait qu'elle n'eut que peu de conséquences dans le nord de la péninsule ; plus généralement, les structures d'encadrement romano-gothiques demeurent en place. Encore une fois, il aurait été intéressant de comparer ces résultats à ceux obtenus dans d'autres régions, p. ex. la Galice (*Despoblación y colonización en el valle del Duero : siglos VIII-XX*, León, 1995). La situation est bien différente dans les Terres Neuves, où la faible emprise humaine cède la place à un repeuplement essentiellement mené par le roi, les grands laïcs et les Ordres militaires — comme en Castille et en Aragon.

En revanche, certains aspects ne sont que peu développés, à l'instar de l'organisation spatiale de l'habitat, notamment par rapport aux fortifications. Les colloques de *Castrum 2 (Structures de l'habitat et occupation du sol dans les pays méditerranéens)* et *Castrum 3 (Guerre, fortification et habitat dans le monde méditerranéen au Moyen Âge)* apporteraient ainsi d'intéressantes problématiques de travail. De même, le rapport à la frontière, étudié par Ph. Sénac (p. ex. « Frontières, peuplement et "reconquête" dans la péninsule Ibérique au Moyen Âge », *Cahiers de Commarque*, 1995), n'est pas pleinement analysé. L'abondante littérature sur les chemins de Saint-Jacques (p. ex. Jean Passini, *El camino de Santiago : itinerario y núcleos de población*, 1993) pourrait être davantage mise à contribution, afin de mettre en évidence les conséquences du pèlerinage sur le peuplement. Enfin, une analyse anthroponymique, avec l'aide de l'ouvrage dirigé par Pascual Martínez Sopena (*Antroponimia y sociedad...*, 1995), permettrait de préciser l'origine des nouveaux venus. Autant de questions qui montrent combien cette étude rigoureuse peut déboucher sur de nouvelles analyses.

Thomas DESWARTE.

Corinne PIERREVILLE. — *Gautier d'Arras. L'autre chrétien*. Paris, Champion, 2001, 380 pp. (Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge, 55).

Le jeu de mots du titre indique clairement la perspective choisie : l'œuvre du romancier Gautier d'Arras est analysée en opposition à celle de Chrétien de Troyes. Le but avoué est la réhabilitation d'un auteur méconnu dont on a largement sous-estimé le travail novateur voire avant-gardiste. Gautier se présenterait comme un « observateur lucide de la réalité et des hommes » plutôt que comme un écrivain cherchant à profiter des modes (en particulier arthuriennes). Il aurait aussi fondé une écriture réaliste qui triompha au XIII^e s. avec les œuvres de Jean Renart et Philippe de Remi. Le point de vue est extrêmement classique et prudent, pour ne pas dire parfois timide. La démarche d'analyse est traditionnelle et reprend successivement la question des sources ici rebaptisée « intertextualité » (p. 19-63), les problèmes de la composition : temps et espace

dans la structure narrative (p. 65-138), l'idéologie chevaleresque (p. 139-188), la conception de l'amour (p. 189-241) et enfin l'esthétique romanesque (p. 243-283). Quinze annexes de relevés ou tableaux complètent l'ouvrage que conclut une bibliographie de seize pages. Il s'agit incontestablement d'une étude témoignant d'une grande application. L'A. veut se mettre au service du texte sans a priori théorique mais cette apparente neutralité dans les références théoriques cache aussi parfois une réelle faiblesse des outils d'analyse, comme on le verra à propos du comparatisme Gautier/Chrétien sous-jacent à tout ce travail.

La première partie (p. 19-63) intitulée de manière peut-être un peu pédante « L'intertextualité dans l'œuvre de Gautier d'Arras » prétend faire le tour des textes qui ont été réécrits dans les romans de Gautier. Mais la question est évidemment insoluble d'autant qu'elle s'accompagne ici d'une réelle incertitude théorique. L'hésitation sur le sens précis à donner à cette notion d'intertextualité (assez confuse pour le Moyen Âge) aurait pu être levée en recourant à l'article de D. Poirion « Écriture et ré-écriture au Moyen Âge » (*Littérature*, 41, 1981, p. 109-118). On aurait ainsi évité le malaise entourant la question des sources, réminiscences, transpositions ou autres influences directes ou indirectes. De plus, si l'on s'accorde (à juste titre) à reconnaître l'importance de l'intertexte biblique dans *Eracle*, il ne faudrait pas pour autant considérer que ce récit (comme *Ille et Galeron* d'ailleurs) n'utilise que des sources écrites et que l'intertextualité doit se comprendre au sens le plus restreint du mot. On sait bien qu'au XII^e s. les sources étaient autant orales qu'écrites. *Ille et Galeron* n'est pas qu'une simple amplification du lai d' *Eliduc*. À l'évidence, également, on n'a pas tout dit encore sur les origines véritables du conte traditionnel qui sert de base à *Eracle* (du moins à la première partie du roman). On ne saurait être dupe de la chape pseudo-byzantine qui recouvre le récit. Naissance merveilleuse, trois dons conférés à un enfant prédestiné : on se trouve à l'évidence devant un conte-type qu'il faudrait mieux identifier. Derrière ce conte-type, il y a des mythes indo-européens, comme l'a bien établi Claudine Marc dans son étude sur le conte-type n° 303. Le motif du couple stérile ne figure pas dans le seul Évangile de

Luc (il apparaît p. ex. à plusieurs reprises dans les lais anonymes où il précède toujours des naissances merveilleuses). Quant au personnage de Chosroès, roi historique des Perses au temps d'Héraclius, son nom renvoie à l'aves-tique Hasravah « le très glorieux », au pehlevi Husrav, et il est passé dans le *Livre des Rois* de Firdousi (qui contient une belle matière mythique indo-iranienne) sous le nom de Kai Khusrau. Il est difficile de croire qu'un tel personnage n'ait pas un arrière-plan mythique dont le roman d' *Eracle* aurait indirectement hérité.

Sur la perception de l'intertexte et de sa réception au XII^e s., on reste parfois perplexe devant le caractère péremptoire de certaines affirmations : « le public connaissait les vers de *Cligès* » (p. 53) : quel public ? que sait-on de lui alors qu'on ne sait rien (ou presque rien) de l'auteur lui-même ? Sans doute aurait-il été intéressant en conclusion de l'étude de réexaminer, à la lueur des apports les plus féconds de cette étude, quelques hypothèses sur le statut et le milieu de Gautier d'Arras (p. ex. celle de A. G. Cowper, dans l'introduction de son édition, p. IX-XIV). Par ailleurs, il faut beaucoup d'imagination pour voir dans la première partie du roman une « amplification » des strophes III à VII de la *Vie de saint Alexis* (voir p. 20 et ss). Il y a là plutôt un schème de construction et une topique hérités du genre hagiographique que le recours conscient à une œuvre précise. Les travaux (non cités) d'E. R. Curtius sur la littérature européenne et le Moyen Âge latin offraient de plus riches perspectives que les autorités parfois poussiéreuses invoquées souvent sans conviction par l'A.

En matière de textes et documents liturgiques, on aurait pu également regarder de plus près les textes du bréviaire des 3 mai et 14 septembre. Plusieurs *lectiones* du 14 septembre (fête explicitement mentionnée dans *Eracle*), rappellent les événements racontés dans le roman et mentionnent Héraclius. Mentionnons la 4^e *lectio* du 2^e nocturne, débutant par : *Chosroas, Persarum rex, extremis Phocae imperii temporibus ...* la 5^e *lectio* : *Quibus cladibus fractus Chosroas ...* la 6^e *lectio* : *Quod factum illustri miraculo ...* la 9^e *lectio* : *Sancta Crux Domini, ab Helena in monte Calvariae ...* Une enquête plus minutieuse sur ces textes, leur traduction et leur commentaire auraient fourni

à la partie sur « l'intertextualité » biblique des éléments plus solides qu'une vague référence au *Liber pontificalis* dont on se demande vraiment s'il était lu en public le 3 mai alors qu'il s'agit d'un livre liturgique à usage interne si l'on peut dire. Sur la question des livres liturgiques et de leur utilisation, on ne saurait trop renvoyer aux articles et ouvrages de liturgistes comme H. Leclercq, P. Salmon et P.-M. Gy. Il faut également rectifier une erreur de calendrier : depuis le sanctoral gélasien, la fête printanière de la Croix (Invention de la sainte Croix) tombe le 3 mai et non le 4 comme indiqué p. 31.

Le chapitre 2 est la partie la plus réussie de l'ouvrage car elle parvient à échapper au travers classique des études sur le temps et l'espace romanesques. Les problèmes sont bien posés en termes d'esthétique et non de vraisemblance narrative. Le chapitre 3 sur l'idéal chevaleresque paraît un peu disparate. Après l'étude des différents types de combat, l'A. s'intéresse à l'univers de la cour, à la figure royale (en principe différente de celle du chevalier) pour enfin traiter la chevalerie proprement dite. Peut-on vraiment parler d'une « crise de l'idéologie royale » en se fondant sur une simple rime d'*Ille et Galeron* (p. 157) ? Par ailleurs l'inactivité royale qui serait un autre signe de déclin est tout aussi présente chez ce *rex otiosus* qu'est l'Arthur de Chrétien. Il ne s'agit donc pas là d'un motif judicieux de comparaison. S'agissant de l'idéal chevaleresque, on passe parfois trop vite de la fiction littéraire à la prétendue réalité historique du XII^e s. On ne peut visiblement pas confondre la représentation littéraire et un reflet de la réalité vécue au XII^e s. Le chapitre 4 sur l'amour et la *fine amor* est une autre bonne partie de l'ouvrage. On se demande simplement si Gautier n'aurait pas ici songé aux trouvères arrageois, si florissants comme on le sait. La topique lyrique qui semble bel et bien présente dans le roman trahirait alors l'influence d'un milieu littéraire bien présent à l'esprit et aux oreilles du romancier. Curieusement, au fil de l'étude, Gautier d'Arras est qualifié de « trouvère » (p. 171, 192 et *passim*) sans que cette désignation fasse l'objet de la moindre explication par rapport à l'usage restreint de ce terme qui s'est imposé dans l'histoire littéraire. L'étude du vocabulaire de Gautier aurait gagné à utili-

ser des travaux sur le lexique de la courtoisie (p. ex. la *Contribution à l'étude du vocabulaire précourtois* de G. S. Burgess, Genève, 1970, entre autres). Le dernier chapitre réalise une synthèse générale de l'esthétique romanesque de Gautier surtout opposée à celle de Chrétien. Mais, sur ce point, l'inattention à la tradition manuscrite des romans entraîne parfois l'A. à des bévues. On ne peut rien tirer p. ex. (voir p. 179) des vers 2323-2346 d'*Erec* (éd. M. Roques) où il est question d'une relique de la Croix offerte par Erec à l'église de Carnant. L'A. songe immédiatement à faire un rapprochement avec l'histoire de la Croix dans *Eracle*. En fait, le manuscrit de Guiot (copié dans la seconde moitié du XIII^e s., donc bien après la mort de Gautier) est le seul à donner ce détail et cet épisode. Il s'agit nettement d'une interpolation du copiste comme le rappelle M. Roques dans l'introduction de son édition (p. XLIX). Guiot avait son atelier à Provins et la ville possédait une église Sainte-Croix témoignant d'un culte particulier voué à la Croix dans cette cité (voir J. Frappier, *Marche romane*, XX/4, 1970, p. 17-26). Une fois de plus, comparaison n'est pas raison. Il y a néanmoins tout lieu d'admettre qu'un roman comme *Eracle* fait écho à *Erec et Enide* : l'onomastique est là pour attirer notre attention sur ce jeu littéraire. L'A. a bien souligné ce point. Il est clair aussi qu'*Erec* a été composé avant *Eracle*. En dehors de ce parallélisme plus ou moins déclaré, il est difficile d'admettre la comparaison systématique d'*Eracle* avec tous les autres romans de Chrétien, indistinctement. Le schématisme de certains rapprochements entraîne parfois des erreurs manifestes : il faut sérieusement revoir, à partir du cas d'*Enide* précisément, l'idée selon laquelle les héros de Chrétien seraient tous de haute origine (p. 286).

L'enquête bibliographique comporte quelques oublis. On rajoutera : F. Wolfzettel, « Rom und die Anfänge des altfranzösischen Romans. Religion und Politik bei Gautier d'Arras », dans B. Schimmelpfennig, éd., *Rom im hohen Mittelalter*, Sigmaringen, 1992, p. 139-163 ; — J. Yuste Frias, « *Puer senex* : l'enfant aux trois dons », *Textos* (Université de Saragosse), 1993, p. 15-27 ; — A. Prangmsma-Hajenius, *La légende du bois de la Croix dans la littérature française médiévale*, Assen, 1995. Mais c'est surtout l'article de D. Poirion consacré à *Eracle* dans son

ouvrage intitulé *Résurgences. Mythe et littérature à l'âge du symbole (XI^e siècle)*, Paris, 1986, p. 119-133 qui constitue le plus sévère oubli de cette liste. On y trouve pourtant présentée une idée de base du présent ouvrage : la recherche par Gautier d'une esthétique démarquée de celle de Chrétien. Cet article intitulé « *Eracle* : conte, légende, roman » ouvre une approche méthodologique dont la présente étude aurait dû s'inspirer plus nettement : une réflexion sur la transgression des genres littéraires qui trahit somme toute le désir de fonder une nouvelle esthétique narrative où l'art du « symbole » (au sens où le définit D. Poirion) n'a aucune place. En ce sens, *Eracle* offre bien plus qu'une simple « tonalité » hagiographique (p. 244). Les lieux communs hagiographiques y sont nombreux. Ils parsèment une écriture narrative en quête de légitimité esthétique. Il aurait été facile de dégager le réseau de ces motifs en se fondant p. ex. sur l'ouvrage de B. Merdrignac, *Recherches sur l'hagiographie armoricaine du VII^e au XV^e siècle*, Saint-Malo, 1986 ou l'ouvrage d'A. Boureau, *La légende dorée. Le système narratif de Jacques de Voragine*, Paris, 1984.

On pourra enfin regretter que la conclusion n'apporte pas d'éléments précis sur le milieu littéraire de Gautier, qu'elle ne réexamine pas les hypothèses sur la datation des œuvres, c'est peut-être le signe que parfois l'analyse se déploie à vide, sans réelle visée utilitaire pour l'historien. On aurait pu ainsi se demander si les nombreuses péripécies relevées dans l'écriture narrative de Gautier ne témoignent pas d'une imprégnation scripturaire due à la fréquentation journalière du bréviaire ; ce qui pouvait permettre p. ex. de confirmer le milieu canonial dans lequel a vécu l'écrivain. Il faut néanmoins remercier l'A. d'avoir rouvert courageusement le dossier Gautier d'Arras et d'avoir su avec sympathie vanter les mérites d'un romancier discret et attachant.

Philippe WALTER.

Fabienne POMEL. — *Les voies de l'au-delà et l'essor de l'allégorie au Moyen Âge*. Paris, Champion, 2001, 649 pp. (Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge, 57).

Ce livre est l'édition d'une thèse soutenue en 1997 sous la direction de Jean Dufournet. L'A. poursuit un double but : montrer ce qui succède en langue française au genre littéraire latin du voyage dans l'au-delà et, de manière complémentaire, le rapport entre l'allégorisation du genre et la conception de la mort et de l'au-delà à partir du XIII^e s. Dans son introduction F. Pomel retrace les origines du thème du voyage en s'efforçant de le replacer dans la cadre idéologique médiéval, c'est-à-dire dans la conception chrétienne du salut. La première question qu'elle se pose ensuite, après avoir présenté le corpus de textes sur lequel elle prend appui, est celle, le concernant, de la validité de la notion de genre. Cela lui permet de distinguer deux types de textes : au début du XIII^e s., la *Navigation de saint Brendan*, la *Vision de saint Paul*, le *Purgatoire de saint Patrick* et encore, dans une certaine mesure, la *Vision de Tondale*, révèlent un au-delà toujours en continuité avec l'ici-bas et auquel on peut accéder par une mort suivie d'une résurrection, en état cataleptique ou directement comme dans le cas du *Purgatoire de saint Patrick*. Mais après ces cas-là, qui ne sont que des réécritures de textes latins antérieurs, on n'accède plus à l'au-delà que par la voie du songe et dans le cadre d'une fiction présentée comme telle. Ceci s'accompagnerait d'un changement dans les conceptions de l'espace et du temps. Désormais l'accès à l'au-delà n'est plus possible pendant la vie, la mort étant une barrière infranchissable entre les deux mondes. De ce fait l'ici-bas devient autonome à l'égard de l'au-delà. Ce changement s'effectue pendant un temps assez long aux XIII^e et XIV^e s. En même temps le sujet affirme lui aussi son autonomie et se heurte à la barrière de la mort. Déjà au XII^e s. les voyageurs étaient engagés dans un processus pénitentiel personnel, par la suite ce voyageur devient emblématique de tout homme ici-bas et l'écrivain, dont le rôle est de plus en plus important, construit un récit édifiant où s'introduit l'écriture allégorique. L'allégorie fournit à l'écrivain « un outil de représentation indirecte de l'au-delà, par similitude et approximation, faute de mieux » (p. 542). Plus loin l'A. ajoute : « En ce sens, l'allégorie apparaît comme un travail de la représentation, un effort de l'esprit dont la fonction est identique à celle des structures de médiation développées par la croyance et la pratique